

## Séminaire d'Hiver 2021 : « Identification ou subjectivité ? »

Dimanche 24 janvier 2021

Intervention de **Eriko Thibierge-Nasu**

### Nom Propre

Jean-Paul Beaumont m'a invitée à parler aujourd'hui au sujet du rapport des femmes au nom propre, en me disant que c'était parce que je portais un nom composé.

En effet, mon nom propre officiel est Eriko Thibierge-Nasu.

Il est composé de deux noms d'origines différentes, française et japonaise.

J'aurais pu selon la tradition m'appeler Thibierge tout court, mais l'idée de me retrouver privée de mon nom initial qui est Eriko Nasu, était pour moi assez difficile, j'avoue. Je ne pouvais me résoudre à abandonner le nom que j'ai toujours porté jusque-là, ni à couper avec mes ancêtres. Est-ce pour moi une manière de rester un peu étrangère toujours, par rapport à mon époux et à la France ? Oui peut-être, mais pourquoi pas ?

Après tout, n'est-il pas légitime qu'une femme veuille garder le nom donné par son père ?

C'est d'ailleurs — et la loi les y autorise aujourd'hui — ce que revendiquent la plupart des jeunes femmes dans le monde occidental. Mais au Japon par exemple, une femme mariée n'a pas le droit de garder son nom de jeune fille, sauf dérogation, et il n'est pas question non plus de porter officiellement un nom composé. Il n'est pas non plus exceptionnel, et ce depuis très longtemps, que les femmes gardent leur nom de famille et le transmettent aux enfants, avec ou sans le nom de leur père.

Ceci-dit, il est tout de même d'usage courant encore aujourd'hui, d'appeler une femme mariée par le nom de son mari.

Or, le nom propre, notre nom propre, qui fonde notre identité, est déterminé par un ensemble de lettres et constitue ainsi le support de notre subjectivité.

Les noms propres, ce sont aussi des signifiants particuliers qui ont en quelque sorte le statut de signe, car ce sont des signifiants qui visent le sujet et qui de ce fait peuvent échapper à la loi ordinaire de la métaphore, dans la mesure où ce sont des signifiants qui, du coup, ne représentent pas le sujet pour un autre signifiant (même si on peut s'amuser avec les noms propres, bien sûr, faire des jeux de mots, aussi bien sur leurs signifiants que leurs signifiés.)

Ces signifiants particuliers sont aussi les témoins du capitonnage (comme il a déjà été dit à plusieurs reprises) qui illustrent la suture entre lettres et signifiants, et aussi entre signifiant et signifié, l'envers et l'endroit de la surface topologique, comme l'a souligné Marc Darmon hier matin.

Et dans un de SES séminaires récents, Charles Melman nous a rappelé que pour qu'il y ait nom propre, il faut du « Y-a-de l'Un ».

Le nom propre est le **signe** de ce « Y-a-de l'Un », qui fera trait unaire, et qui permet l'identification et l'émergence du sujet barré, si tout se passe bien.

Le nom propre est donc le fondement de ce qui fait Un pour le sujet, un genre de prototype du Un donc, de ce qui fait pour lui trait unaire.

Mais les femmes, et elles le savent bien au fond, même si certaines (hystériques) s'en défendent, elles savent que pour elles, ce Un déterminé notamment par le nom propre est précaire. Autrement dit, leur nom propre n'est pas reconnu par le Nom-du-Père, ou l'Au-moins-Un, au même titre que celui des mâles. Et que du coup ce qui avait fait au départ « identité » pour une femme est menacé de « disparaître » dès lors qu'elle se retrouve dans le lieu de l'Autre. Le patronyme, témoin de la filiation, ne leur appartient jamais pleinement. C'est d'ailleurs pourquoi elles s'en font parfois les gardiennes farouches.

Je m'explique : Le « Y-a-de l'Un » pour elle, a fonctionné un temps, le temps pendant lequel elle pouvait penser se trouver dans la maison du père. Mais elle doit ensuite migrer dans la région de l'Autre, qu'elle le veuille ou non. Et ainsi, elle se retrouve sans statut, « hors-sol » (le terme est de Charles Melman), vouée à l'exil, sans inscription : elle se retrouve dans cette situation que nous connaissons bien, sans trait qui spécifierait ce que c'est qu'être une femme, sinon ce manque de trait. Et du coup le sujet barré, la division, ça devient pas du tout évident pour elle.

Et d'ailleurs, concernant cette migration vers le lieu de l'Autre, il est vrai qu'il y a des femmes qui donnent l'impression qu'elles sont d'emblée du côté Autre, et qui sont par rapport à ce statut — ou plutôt manque de statut — sans forcément de revendication, encore moins de questionnement.

Comment faire à partir de là ?

Comme nous le savons, c'est en acceptant la reconnaissance d'un homme, en passant par UN homme qu'elle accède au phallus, c'est-à-dire au Un, dans l'être phallique, forme d'identification au Un.

Il y a aussi la maternité bien sûr, qui est une autre forme d'accès au Un.

Le nouveau nom qu'elle portera éventuellement en épousant son homme sera le témoignage de cette accession au Un que certaines femmes endossent avec beaucoup de fierté.

Tout ça ne résout évidemment pas la question de ce que peut être pour une femme le Un, l'identification, et donc son rapport au nom propre, peut-on dire.

Nous savons Ô combien est variable le rapport des femmes au Nom-du-Père, qui n'est pas la même chose que le nom de père certes, mais il me semble que c'est un peu lié quand même.

Car le Nom-du-Père est fâché avec les femmes, ou plus précisément, il ne peut pas les reconnaître au même titre que les hommes. Mais du même coup, les femmes vont le solliciter par leur demande, demande d'amour sans limite adressée au Un...

Mais n'est-ce pas cette demande qui leur permet de continuer à prendre appui sur le Nom-du-Père, malgré tout ?

Il existe donc des femmes qui sont dans une identification symbolique au père relativement solide et qui arrivent tant bien que mal à se défendre contre cette sorte d'effacement de leur lien initial au Père, alors que certaines le sont beaucoup moins.

En effet, cet effacement varie selon les femmes, son curseur peut aller de léger à complètement radical : l'identification paternelle s'est faite mais s'efface, par défaut de validation de la castration par le Père. L'identification s'estompe selon les femmes un peu, moyen, beaucoup ; ça dépend vraiment des femmes.

Cela a bien sûr des conséquences plus ou moins importantes, diverses et singulières pour chaque femme.

Alors cela peut produire des femmes qui n'éprouvent aucun état d'âme, ni nostalgie quelconque par rapport au fait de changer de nom de famille lors de leur mariage, pour certaines ce sera par amour pour l'homme qu'elles épousent ou bien ce sera tout simplement par haine du père...

Ça peut aussi être pour une histoire de prestige, ou au contraire pour cacher leur propre nom de jeune fille trop célèbre, trop reconnaissable : le nom du mari leur sert en quelque sorte de décoration ou de paravent.

Il y en a d'ailleurs qui en profitent pour changer de mari plusieurs fois, il arrive que des femmes se cachent derrière les noms de leurs maris successifs pour déguiser des délits commis dans le passé. Il y a aussi des femmes qui sans raison particulière repérable, changent plusieurs fois de patronyme, un peu comme une robe qu'elles porteraient un temps et qui est remplacée dès qu'elles s'en lassent.

Rapport imaginaire et donc volatile au patronyme, qui ne fait pas identification symbolique, en tout cas pas vraiment. Cela leur donne une certaine légèreté voire liberté dans leur façon d'être, dans leur rapport aux hommes, à la vie.

Il y a aussi par exemple le cas de cette femme, le cas princeps du syndrome de Capgras — même si nous sommes dans la psychose, il s'agit quand même d'une femme — cette femme qui se présentait sous 18 noms différents.

Nous retrouvons là, toujours à travers ces différentes façons de porter un nom, cette question difficile pour une femme quant à son identité ou plutôt à sa valeur — question cruciale pour une femme pour les raisons que j'ai évoquées.

Alors, ce qui reste malgré tout inchangé pour une femme c'est son prénom bien sûr. Elle est nommée « femme » d'abord sous son prénom.

Et il m'a semblé qu'il y avait un statut particulier du prénom pour une femme. On pourrait même dire qu'à défaut d'avoir l'insigne, elle tient à son prénom comme à un signe qui vient de l'Autre qui vient nouer le réel de son corps au signifiant femme.

En effet, pour une femme, son prénom c'est souvent ce qu'elle a de plus cher, ou au contraire qu'elle n'aime pas, et ça peut en ce sens, me semble-t-il avoir une influence sur son destin d'une façon sans doute plus importante que chez un homme.

J'ai connu une patiente, qui lorsqu'elle est venue me voir la première fois, s'est excusée de son prénom, en disant que c'était un prénom qui ne voulait rien dire. Son prénom désignait un nom de pays qui pour elle ne rimait à rien, et « qui sortait de nulle-part ». Sa famille n'avait en effet aucun lien quelconque avec ce pays. Ses parents avaient choisi ce prénom à cause de sa consonance et c'est tout, disait-elle.

Elle était, de par son histoire, extrêmement dépressive, et paradoxalement vu ce que désignait son prénom, qui désignait donc un nom de pays, elle était réellement sans domicile, sans lieu. Et d'ailleurs, on percevait bien à travers les propos de ses parents que j'avais reçus à plusieurs reprises, que leur fille ne pesait pas lourd.

Je voyais bien que son prénom ne l'avait pas liée suffisamment à une énonciation forte, un désir ou même à un symptôme, et n'avait pas abouti à une véritable nomination en tant que femme. J'ai appris plus tard qu'elle s'était défenestrée du dixième étage. Elle avait 25 ans.

Il semble que pour une fille, il est plus qu'important que l'énonciation du père qui aura posé son nom propre soit une énonciation qui tienne, c'est ce qui permettra de la protéger des aléas imaginaires de son prénom, voire du réel que ce prénom permet de commencer à articuler.

C'est là où nous pourrions peut-être dire que le père, le père réel, avec son énonciation encore une fois, mais aussi sa personnalité, sa présence, le lien avec ce père réel est nécessaire pour une femme puisque c'est lui, le père, qui par la nomination va faire en sorte que sa valeur sexuelle féminine, autrement dit le pas-tout, donc que ce pas-tout puisse se stabiliser dans une certaine mesure et ne devienne un **pas du tout**, comme ça a été le cas pour cette jeune femme dont je viens de vous parler, et dont le prénom résonnait en quelque sorte dans le vide, vide qu'un nom propre devrait en principe venir voiler un tant soit peu.